

FRANÇOIS DEJOUR. À 90 ans, il est le doyen des bénévoles du Secours populaire 21.

Regard fatigué, veste cintrée, timbre de voix enjoué et personnage toujours aussi dévoué. À tout juste 90 ans, François Dejour est l'âme du 16, rue Michelet, siège de la Fédération du Secours populaire 21. Après quarante-six années de combat et de lutte passées au côté des plus démunis, sa motivation n'a pas pris une ride. « Il y a toujours quelque chose à faire. Regardez le nombre de personnes qui attendent dans le hall d'accueil, elles ont besoin de nous », raconte le doyen des bénévoles. Né en 1920 dans une petite commune de Saône-et-Loire de 300 habitants, d'un père artisan menuisier ébéniste, François Dejour va très rapidement faire connaissance avec la misère.

« Le 16, rue Michelet à Dijon a été le théâtre du mariage entre Lucie et Raymond Aubrac. »

« En 1934, l'entreprise dépose le bilan et on part s'installer au Creusot. » Deux ans plus tard, le brevet élémentaire en poche, « je participe, avec un petit groupe d'étudiants, à l'accueil des premiers réfugiés politiques espagnols ».

Arrive la Seconde Guerre mondiale et les débuts à la poste au Creusot en qualité d'auxiliaire au téléphone et télégraphe de nuit. Le début d'une longue carrière au sein des PTT (Postes, télégraphes et téléphones), qui s'achèvera seulement en juin 1977, retraite oblige.

« Le bombardement de 1943 qui tua mon père et détruisit ma maison sera un tournant dans ma carrière. On m'a tellement aidé à cette époque, tout le monde a été si généreux et solidaire avec moi que je ne pouvais que donner en retour. » Promesse tenue... Il participe dès 1951 à bon nombre d'ac-



Premier secrétaire général de l'association, il a consacré sa vie aux plus démunis. Photo O. M.

L'humanisme personifié

tions pour améliorer la situation des travailleurs ici et là. Il est à l'initiative, six années plus tard, de « l'achat de la première colonie départementale ouverte aux enfants des postiers près de Bligny-sur-Ouche ». C'est finalement au Secours populaire de Dijon que François Dejour pose ses bagages en 1964.

Personne ne le sait encore à l'époque mais son arrivée va complètement bouleverser, en long et en large, la

destinée de l'association.

« C'est simple, au départ, tout était dans un état de délabrement complet, il a fallu réorganiser tout cela. Ma première action ? Organiser la protestation en faveur de Julien Gremau, détenu dans les prisons franquistes en Espagne. » Humaniste jusqu'au bout des ongles, le premier secrétaire général ne pose aucune barrière vis-à-vis de l'injustice et de l'inégalité sociale. « Il n'y a pas de frontière à la misère hu-

maine. En tant que responsable de la trésorerie de la fédération jusqu'en 1989, les actions menées ont toujours été universelles. Peu importe que cela se passe à Dijon, aux Pays-Bas ou au Burkina Faso. Tant qu'on peut aider, il ne faut pas s'en priver. Ici, il y a de la place pour tout le monde. » Une fois l'acquisition du local du 16, rue Michelet bouclée, les grandes manœuvres peuvent débuter : campagnes d'aides aux personnes âgées, début des

départs en vacances en famille d'accueil en Hollande, participation à l'aide humanitaire Yako au Burkina Faso (construction de neufs puits et un barrage) avec l'aide du docteur Gorrier... L'activité se développe dans tous les domaines. Seul hic ! « Le local s'avère trop exigu pour stocker aliments et autres vêtements en tout genre ». L'année 1980 marque, de ce point de vue-là, un tournant avec l'acquisition d'un espace de 400 mètres carrés, pour « installer le vestiaire et répartir des marchandises diverses et du matériel ».

Plus les années passent, plus grande est la demande. L'aide aux enfants défavorisés, aux personnes âgées ou en difficulté s'amplifie en même temps que celle pour les victimes de guerre, de séismes, des famines...

« Entre la mort de mon père et le départ de mon épouse, le Secours m'a été d'une grande aide. »

« Même si on peut toujours faire plus, je suis tout de même satisfait du travail qui a été effectué durant ces quarante dernières années », confie l'intéressé. Pas question pour autant d'abandonner « son bébé » et ce, même après avoir soufflé le 23 octobre dernier, ses 90 bougies. « Je viens une heure ou deux chaque après-midi avant d'aller emmener le courrier au tri. J'aime être ici, c'est un peu comme une seconde maison. » Le secret d'une telle longévité ? « La boisson miracle du matin au petit-déjeuner. Sa recette ? Deux cuillères à soupe de fromage blanc, une demi-banane, du sésame... ». Pour la suite de la composition, rendez-vous au 16, rue Michelet...

SYLVAIN CLÉMENT
s.clement@lebienpublic.fr